

Abonnements 3 mois 6 mois 1 an

Abonnements 3 mois 6 mois 1 an

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE Les Annonces et Reclames sont reçues directement au Bureau du Journal

Jeudi 6 Juin 1912

La Crise du Logement

L'odyssée de cette famille ouvrière lilloise, dont le chef est actuellement soldat pour deux ans, et la petite manifestation, si sympathiquement accueillie, en faveur des locataires brutalement expulsés, a rappelé l'attention sur la crise si grave du logement populaire.

C'est là un des mille incidents pénibles qui se produisent journellement en France, depuis que la question des habitations ouvrières est devenue une véritable question nationale.

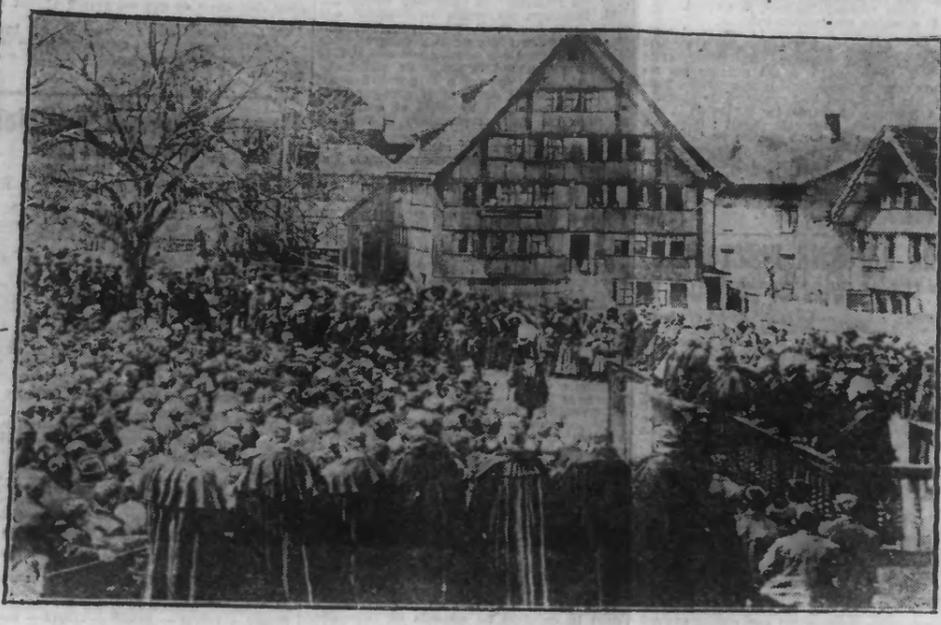
Et, dans le discours qu'il prononçait hier, en ouvrant la session du Conseil Supérieur des habitations à bon marché, M. Léon Bourgeois, ministre du Travail, ne dissimulait pas l'inquiétude provoquée, dans les milieux officiels, par le développement extraordinairement rapide de cette crise dont les redoutables conséquences sont la diminution des naissances, l'augmentation de la mortalité, au même temps qu'un état sanitaire déplorablement inférieur à celui des autres nations.

Le danger est si grand, son immence apparaît tellement, que pour la première fois, on a vu les partis politiques se mettre d'accord pour chercher ensemble des remèdes. Les divergences ont disparu, les rancunes sont oubliées, les querelles font trêve : il semble qu'une affreuse épidémie se soit abattue sur le pays et que tous les êtres valides cherchent à unir leurs efforts pour lutter en commun contre le fléau.

Ce qu'il faut, puisque l'on s'accorde à reconnaître la gravité du mal, c'est ne pas s'arrêter à des palliatifs insuffisants, à des demi-mesures. Il faut faire vite et grand. Contre l'avis du Ministre du Travail qui envisage la question sous un angle un peu étroit, il ne suffit pas de faciliter l'attribution du titre légal d'habitations à bon marché, et de donner aux établissements hospitaliers et aux Caisses d'épargne la faculté d'affecter aux prêts immobiliers la fraction dérogatoire de leur fonds de réserve.

Avec M. Augustin Rey, qui vient de consacrer à la question un remarquable rapport, nous croyons que c'est à la commune, émancipée d'une tutelle administrative ridicule, qu'on doit donner la faculté de remplacer les laudis par des habitations saines et d'un loyer modeste. Voici, en substance, comment peut se résumer le projet de M. Rey :

Le Parlement idéal, en Suisse



La Suisse, le pays de la liberté par excellence, a des mœurs parlementaires extrêmement originales. Dans le canton de Vaud, le Conseil se réunit chaque année, en plein air, sur la place du chef-lieu, où l'on discute les affaires portées à l'ordre du jour. Chaque habitant peut donner son avis.

prétendent y apporter. Dire, comme le font leurs journaux, que « la baisse des naissances coïncide d'une manière frappante avec l'abaissement des vivances religieuses » peut constituer en effet un piètre argument de période électorale, ce n'est pas un argument.

En pareille matière les faits seuls comptent et aucune discussion, aussi byzantine soit-elle, n'aura l'éloquence persuasive de la vie. Regardons autour de nous. Prenons dans les appartements de ce brave ouvrier libre penseur des faubourgs et de cet honnête bourgeois catholique des quartiers riches. Que verrons-nous neuf fois sur dix ? Le premier, qui n'a d'argent que pour nourrir son enfant, en a cinq ; le second qui a de l'argent pour en nourrir cinq n'en a qu'un.

Vous pouvez équivoquer et discuter à perte de vue. Je vous défie d'échapper à la déroute de cette réalité là. Sans doute, et c'est bien là qu'est le danger, le mal gagne le peuple lui-même et chaque jour qui s'écoule fait du procréateur insouciant d'hier un homme lucide et prudent. Aidez-vous le front de lui reprocher sa prudence, vous, bourgeois, qui la leur avez enseignée par votre propre exemple ? Et alors que vos convictions religieuses et le « Croisiez et multipliez » du Seigneur n'ont pu résister à votre amour du confort, de la tranquillité, des jouissances paisibles, la manque d'énergie en un mot, telle est la véritable cause de la dépopulation, du moins pour les membres de la riche bourgeoisie.

Mais j'ai le regret de dire aux catholiques que la pratique de la religion n'empêche nullement le monsieur d'ont je parle de préférer ses aînés à des enfants pas plus d'aillieurs que sa charmante épouse à préférer une automobile à la venue de deux jumeaux. Dieu a opéré de très grands miracles. Il en opérera, je l'espère de plus grands encore. Mais celui-là n'est pas pour son nez. Avant d'avoir des enfants, les hommes, qu'ils soient religieux ou non, consulteront toujours leur porte-monnaie plutôt que Dieu, car si ce dernier donne la vie future, le premier rend possible la vie présente. La seule dont nous soyons sûrs. S'il était besoin d'en fournir une preuve historique à nos contradicteurs, nous leur rappellerions que la bourgeoisie française, qui ne fut jamais si délibérément athée qu'au temps de Voltaire, faisait alors des enfants comme on fume aujourd'hui une cigarette. A présent, qu'au contraire, mue par un secret sentiment de peur, elle semble retourner à l'Eglise, instrument de conservation sociale, voilà qu'elle ne fait plus d'enfants. Décidément nos contradicteurs n'ont pas de chance. Le bel argument si joyeusement lancé par eux leur retombe sur le nez.

Le curé d'Angers se présente aux bureaux de la sûreté, à Lyon, et raconte une extraordinaire aventure. -- Il aurait été enlevé en auto par des bandits inconnus.

Angers, 5 juin. — Le curé de Saint-Serge, le chanoine Piton, dont la disparition inexplicable a fait tant de bruit, n'était ni assassiné ni suicidé. On vient, en effet, de le retrouver bien vivant à Lyon.

Le chanoine à la Sûreté Une histoire de brigands et horrifique

Lyon, 5 juin. — M. l'abbé Piton, curé de Saint-Serge, près d'Angers, s'est spontanément présenté ce matin à 10 heures, à la Sûreté, et a fait à M. Adler, chef de la Sûreté, la déclaration suivante : « Le samedi 1er juin, je me trouvais devant de la cure entre 3 heures et 3 heures et demie, quand, passant rue de Justice, et au milieu environ de la rue, j'ai été interpellé par un homme, petit, maigre et vêtu d'habits sombres, qui me pria instamment de me rendre chez Mme Bonsergent, qui venait d'avoir un accident.

« Connaissant cette dame, j'ai pensé devoir me rendre immédiatement à son domicile, en passant par la rue Boreau, la rue Lebon et l'avenue Bénardier. « Je n'ai pas remarqué que l'individu qui m'avait interpellé était suivi.

« Une fois arrivé vers la promenade, je fus assailli par quatre ou cinq individus, dont celui qui n'avait interpellé, je fus saisi et ligoté. Je n'ai pas été frappé ; tout s'est passé dans un grand silence. J'ai été dépouillé de mes effets, de mon porte-monnaie contenant une somme inférieure à 50 francs, et de mon portefeuille qui pouvait renfermer un billet de banque de 50 ou 100 francs. J'ai eu la tête recouverte d'un sac.

« J'ai passé la nuit, ce m'a semblé, dans un pré. J'ai cru comprendre que mes agresseurs s'étaient divisés. Plus tard, après m'avoir entraîné à l'arrière d'un véhicule, j'ai été conduit à la Sûreté. « Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin.

« Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin. « Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin.

Le roman continue

Lyon, 5 juin. — M. l'abbé Piton, curé de Saint-Serge, près d'Angers, s'est spontanément présenté ce matin à 10 heures, à la Sûreté, et a fait à M. Adler, chef de la Sûreté, la déclaration suivante : « Le samedi 1er juin, je me trouvais devant de la cure entre 3 heures et 3 heures et demie, quand, passant rue de Justice, et au milieu environ de la rue, j'ai été interpellé par un homme, petit, maigre et vêtu d'habits sombres, qui me pria instamment de me rendre chez Mme Bonsergent, qui venait d'avoir un accident.

Le curé dit-il la vérité ?

Le chef de la Sûreté est plutôt sceptique en ce qui concerne les déclarations faites par l'abbé Piton. « Il trouve, en effet, que tout cela est un peu invraisemblable, surtout que l'abbé a déclaré qu'on lui avait donné à manger, mais qu'on ne lui avait rien donné à boire. Il est à peu près impossible qu'il soit resté tout le temps sans prendre aucune boisson.

Declarations invraisemblables

« Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin. « Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin.

Les petites cousines

Par une belle soirée d'automne, la baronne Marey et son fils unique, Maxime, achevaient, en causant, leur promenade dans le parc de la Lussac, leur arrière-cousine, opélinelle et pauvre, accueillie au château en qualité de demoiselle de compagnie, marchait discrètement en arrière, timide et attristée de ce qu'elle entendait.

La petite cousine

« Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin. « Je n'ai pas pu me souvenir de la date exacte de mon enlèvement, mais je me souviens que c'était le samedi 1er juin.

OPINIONS LA CRISE DES BERGEAUX

Dans l'antique Sparte on tuait sans sourcil les nouveaunés mal venus ou chétifs, de peur qu'ils ne fassent plus tard de médiocres soldats de la patrie. C'est là un luxe que la France ne saurait s'offrir. Nous devons nous contenter de prodigier la parole célèbre « Laissez venir à nous les petits enfants qu'ils soient bossus, borgnes ou bancals ! » quand la quantité n'y est pas, il est difficile de se montrer exigeant sur la qualité et la quantité n'y est pas, il s'en faut de beaucoup.

Chaque année, le chiffre des naissances diminue en France. La dernière statistique publiée montre que l'année 1911 éprouve sur l'année 1902 un déchet de 403.264 naissances et que durant cette même année 1911 il y a eu 34.800 décès de plus que de naissances, ce qui fait dire justement à M. Berthillon : « C'est un peu plus que la population de la Rochelle, c'est donc comme si la ville de la Rochelle avait été détruite. »

LA CRISE DES BERGEAUX

Dans l'antique Sparte on tuait sans sourcil les nouveaunés mal venus ou chétifs, de peur qu'ils ne fassent plus tard de médiocres soldats de la patrie. C'est là un luxe que la France ne saurait s'offrir. Nous devons nous contenter de prodigier la parole célèbre « Laissez venir à nous les petits enfants qu'ils soient bossus, borgnes ou bancals ! » quand la quantité n'y est pas, il est difficile de se montrer exigeant sur la qualité et la quantité n'y est pas, il s'en faut de beaucoup.

Chaque année, le chiffre des naissances diminue en France. La dernière statistique publiée montre que l'année 1911 éprouve sur l'année 1902 un déchet de 403.264 naissances et que durant cette même année 1911 il y a eu 34.800 décès de plus que de naissances, ce qui fait dire justement à M. Berthillon : « C'est un peu plus que la population de la Rochelle, c'est donc comme si la ville de la Rochelle avait été détruite. »

LA CRISE DES BERGEAUX

Dans l'antique Sparte on tuait sans sourcil les nouveaunés mal venus ou chétifs, de peur qu'ils ne fassent plus tard de médiocres soldats de la patrie. C'est là un luxe que la France ne saurait s'offrir. Nous devons nous contenter de prodigier la parole célèbre « Laissez venir à nous les petits enfants qu'ils soient bossus, borgnes ou bancals ! » quand la quantité n'y est pas, il est difficile de se montrer exigeant sur la qualité et la quantité n'y est pas, il s'en faut de beaucoup.

Chaque année, le chiffre des naissances diminue en France. La dernière statistique publiée montre que l'année 1911 éprouve sur l'année 1902 un déchet de 403.264 naissances et que durant cette même année 1911 il y a eu 34.800 décès de plus que de naissances, ce qui fait dire justement à M. Berthillon : « C'est un peu plus que la population de la Rochelle, c'est donc comme si la ville de la Rochelle avait été détruite. »

LA CRISE DES BERGEAUX

Dans l'antique Sparte on tuait sans sourcil les nouveaunés mal venus ou chétifs, de peur qu'ils ne fassent plus tard de médiocres soldats de la patrie. C'est là un luxe que la France ne saurait s'offrir. Nous devons nous contenter de prodigier la parole célèbre « Laissez venir à nous les petits enfants qu'ils soient bossus, borgnes ou bancals ! » quand la quantité n'y est pas, il est difficile de se montrer exigeant sur la qualité et la quantité n'y est pas, il s'en faut de beaucoup.

Chaque année, le chiffre des naissances diminue en France. La dernière statistique publiée montre que l'année 1911 éprouve sur l'année 1902 un déchet de 403.264 naissances et que durant cette même année 1911 il y a eu 34.800 décès de plus que de naissances, ce qui fait dire justement à M. Berthillon : « C'est un peu plus que la population de la Rochelle, c'est donc comme si la ville de la Rochelle avait été détruite. »